Document generated on 04/27/2024 4:27 a.m.

Liberté

Congé

Jacques Brault

Volume 22, Number 6 (132), November–December 1980

URI: https://id.erudit.org/iderudit/29924ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Brault, J. (1980). Congé. *Liberté*, *22*(6), 50–54.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

*Congé**

JACQUES BRAULT

Je vous écris pour prendre congé. Oui, je m'en vais. En vous quittant, je me quitte moi-même. Enfin . . . ce n'est pas encore chose faite, bien sûr, mais je vais essayer, j'essaye déjà de partir, de me départir d'un encombrement qui dure depuis une trentaine d'années. Depuis que j'ai voulu, un jour d'adolescence, devenir écrivain.

Ne me pressez pas de questions, je ne trouverais aucune réponse satisfaisante ; je resterais là, devant vous, les bras ballants et la gorge nouée, avec un rictus en guise de sourire. Et nous nous laisserions aller de concert à cette mauvaise émotion qui se nourrit d'abord de reproches rentrés puis de mensonges accomodants.

Non, ce n'est pas cela que je voulais vous dire, ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. Vous m'avez accueilli en toutes saisons du cœur et de l'esprit, par temps lourd et par beaux jours, vous n'avez pas fait d'histoires avec mes dérobades subites, avec mes absences inexpliquées. Vous vous êtes réjouis de mes bonheurs, vous vous êtes affligés de mes malheurs. Vous m'avez invité dans la famille sans me demander de retour, croyant avec raison que j'y trouvais et y occupais ma place, naturellement. Parfois, mes très chers, je vous ai un peu étonnés par des accès de silence, je vous ai peut-être blessés par des indifférences non feintes à l'égard de ce que nous tenions pour primordial. Mais vous évitiez avec tact de laisser paraître votre déception. Et moi de mon côté je souffrais de vous aimer mal en vous aimant trop.

---

* Allocution de Jacques Brault, récipiendaire du prix Duvernay 1979.

Car, et j'ai envie de tourner dos à toute pudeur, je vous aimais vraiment, avec cette folie auto-destructrice qui pour les soigneurs professionnels est un syndrôme pathologique et qui pour les êtres entièrement donnés, pauvres de complications, est l'aboutissement normal de la passion. Vous m'arrêterez ici dans ces transports affectueux et vous me demanderez le plus doucement du monde : « Mais, à la fin, de quoi s'agit-il ? »

Il s'agit d'une chose si élémentaire qu'elle en est navrante de banalité. Comment dire ce qui ne se dit jamais ? De quelle façon signifier ce qui n'a pas de façon ? Une espèce de nuit d'hiver sans lune étale autour de moi son velours violet et me murmure de me taire. Cette nuit où s'arrondissent les aspérités, où se brouillent les lignes et les volumes, cette nuit est bonne et secourable, à n'en pas douter, mais elle ne porte pas conseil. Nous ne sommes encore qu'au matin de nous-mêmes. Tout reste possible. La partie n'est pas jouée, à peine est-elle engagée. Alors, pourquoi partir ? Pour tenter d'écrire, puisqu'il le faut, le seul nécessaire. Vous savez, mes amis, souvenez-vous, notre recherche éperdue d'un lieu habitable nous a mobilisés au-delà de toute expression. J'éprouve justement le besoin de prendre du recul et d'interroger l'impénétrable de notre désir. C'est là sans doute une grande prétention et qui ne se peut vivre qu'avec beaucoup d'humilité. Et beaucoup de lucidité.

Je me demande : qu'y a-t-il, en dernier recours, sous nos apparences codifiées, institutionnalisées, qu'y a-t-il au bout de nos urgences et de nos proclamations ? Quel est le sens de la sarabande des signes qui nous énerve et nous abasourdit ? Est-il bien vrai que la vie fuit de toute part et se perd nulle part ? La transcendance correspond-elle uniquement à une coquetterie de vieux style plus ou moins professoral ou à une de ces anomalies lexicales dont les penseurs scolarisés se montrent volontiers friands ?

Si, derrière nos entreprises, au terme de nos luttes, à l'horizon de nos projets, au réveil de nos rêves, si dans les silences de notre langage, au creux de nos vertiges les plus secrets, si dans nos amours incertaines et dans notre mort certaine, si à la racine même du désir, nous ne parvenons pas à déceler ne serait-ce que le début ou l'amorce d'un semblant de désillusion, alors convenons-en, bon gré mal gré, avouons l'inavoué avec courage : nous ne sommes rien, absolument rien d'autre qu'un léger

remuement de matière, une furtive distraction du néant. Et l'histoire, notre histoire, se présente sans conteste comme un récit absurde raconté par un idiot à d'autres idiots. Depuis la trouvaille du premier silex jusqu'à la mise au point du plus complexe des ordinateurs, depuis le premier couple jusqu'aux sociétés les plus organisées, depuis le premier mot jusqu'aux idéologies les plus élaborées, rien ne s'est passé qu'une délégation de notre pouvoir biologique dans notre savoir symbolique. Et c'est là-dessus, sur cette espèce de carapace épaissie par nos mythologies successives, que nous fondons notre certitude machinale d'échapper à l'attrait du vide et à la succion du non-sens.

Que de grands mots, que de longues phrases pour masquer une fuite sans éloge ! Je vous entends ; je nous entends disputer du pour et du contre au cours de conversations tantôt feutrées, tantôt bruyantes. Les hommes vivent et meurent, et ils ne se paralysent pas de frayeurs sidérales avant de modifier leur destin personnel et collectif ; l'action est fille de la pensée, mais pour se rendre efficace elle doit quitter les jupes de sa mère et courir ses propres risques. Les exemples probants là-dessus ne manquent pas. J'entends aussi les reproches de songe-creux, d'épousseteur de concepts. Je consens avec vous (ah ! demeurer ensemble jusque dans le désaccord, quel bonheur !), je consens que ma rêverie inquiète comme un lièvre surpris à découvert ne sait plus dans quel trou se fourrer pour y rester avec la peur de son ombre et s'oublier et dormir enfin à l'ombre de nos ombres emmêlées. Voilà que même dans les accomodements que je vous ménage la manie me reprend de me fier plus aux mots qu'aux événements. Je vous l'assure, il vaut mieux que je me retire et que j'aille, oh pas bien loin, me refaire une conscience sortable.

Mais vous êtes patients et compréhensifs. Vous me retiendrez en chemin, vous me suggérerez, mine de rien, de rester encore un peu, de laisser à mes phantasmes le loisir de se tourner vers les choses toutes simples de la vie quotidienne. Vous iriez même jusqu'à me conseiller, par allusions discrètes, la chaise longue, l'air de la mer, les promenades en forêt, l'observation des oiseaux et, c'est le chic du chic, la cueillette des herbes médicinales.

Je ne me moque pas ; je vous aime tant que j'ai failli me prodiguer à moi-même ces fictifs conseils susceptibles de me réengager dans le mérite civique. Mais, que voulez-vous, c'est plus fort que la raison, c'est plus haut que la déraison, ce *je* qui n'en peut mais s'il ne devient un autre. Écrire exige ce prix. Écrire, surtout quand on est écrivain amateur, demande qu'on reparte sans cesse à zéro. Écrire dépayse. Écrire exile. Et l'on part, et l'on s'en va, et l'enfant quitte ses parents. Non pour aller réussir, mais pour revenir. Et non pas pour s'installer, jouir de sa réussite au loin, mais pour se refaire des forces afin de repartir dans le dénuement. Pourquoi ce quasi-mélodrame ?

Mes amis, songez qu'un pays même problématique ne se compose qu'avec des patries diverses et toujours impossibles à répertorier. Nous n'allons pas nous mentir, n'est-ce pas, nous n'allons pas nous mépriser sous couvert de nous ménager une bonne entente de surface ? Donc, si vous me demandez où je vais, comme ça, si tard dans une vie si courte, où je vais par ces temps difficiles à la rêverie métaphysique, où je vais par ce monde surclôturé de bassesses, je ne vous répondrai pas vraiment, je me contenterai de vous serrer la main comme autrefois on « serrait » dans une armoire ce qu'on avait de plus précieux. Et j'irai malgré tout vers cette patrie fallacieuse, vers cette poésie cachée dans la prose des jours, vers l'éternel qui habite l'instant et lui donne par manière d'ironie et de paradoxe un air fugitif.

Cette patrie intérieure, je pressens que je ne la trouverai pas ailleurs qu'ici, je veux dire : dans la mesure où ici est capable de se vouloir un ailleurs. Je veux dire encore : qu'ici devienne notre maison, une vraie maison avec des pans de lumière et des coins d'ombre, une maison ouverte à tout venant comme à tout partant de bonne volonté, une maison où l'on est libre de circuler d'une patrie à l'autre patrie et sans chaque fois s'obliger à une profession de foi ou à une déclaration douanière.

Notre époque n'en a plus que pour les systèmes de force ; j'ai, par contradiction moqueuse, mis en relief cette faiblesse qui consiste à douter, à pousser le doute jusque dans ses derniers retranchements, là où il s'avoue, non pas vaincu, mais en paix profonde avec sa disparition prochaine.

Et moi (le « moi » est haïssable, c'est le « je » qui répand cette calomnie), moi je crois, contre toute évidence bien portante, qu'une transcendance inconnaissable fonde le sens du meilleur et du pire et que dans l'ordre du langage ce qu'on appelle poésie figure cette transcendance. Celle-ci, que je m'accorde pour patrie, ne se manifeste qu'à la faveur de nos courages quotidiens, sans éclat, dans l'ordinaire de nos travaux et de nos repos, tout comme la poésie porte en silence la parole donnée, la plus belle sans doute puisque par elle *je* devient aussi bien une autre qu'un autre.

Voilà, mes amis mal-aimés, ce que je voulais dire ici, ce que j'essayerai de dire mieux, je l'espère, dans l'éloignement d'une solitude chercheuse, un peu égarée, dans la proximité aussi du besoin que j'éprouverai toujours de votre clairvoyante amitié.